

ENTREE DES FRANÇAIS A ORAN

Le 5 juillet 1830, le lieutenant général comte de Bourmont, commandant en chef le corps expéditionnaire, entra à Alger. C'était le 14ème jour de la lune de Mohharem, en l'an 1246 de l'Hégire. Le dey Hussein, qui commandait sur l'ensemble de la Régence acceptant la défaite que lui infligeait son Dieu, demandait à être conduit à Naples. Alger était entre nos mains et on se demandait, parmi les hypothèses émises, si le gouvernement de Charles X allait s'en tenir à la conquête d'Alger ou tenter d'occuper le pays.

La nouvelle de la prise d'Alger parvint à Paris le 9 juillet. Aussi le 15 Juillet, le Prince de Polignac, président du Conseil, adressa des directives à Bourmont. Parlant des Beys (1), ce dernier écrivait: "Sont-ils disposés à vous remettre les places où ils commandent, ou se préparent-ils à s'y défendre?... Penseriez-vous, Monsieur le Comte, qu'exerçant à Alger l'autorité centrale à laquelle toute la Régence est accoutumée d'obéir, vous auriez la facilité de déposer les beys par d'autres, et y aurait-il de l'avantage à le faire?". Pour le général de Bourmont, carte blanche lui était donnée pour s'établir dans le Constantinois et l'Oranie, en occupant d'abord des ports qui faciliteraient le ravitaillement de son Armée. Il ne pensait pas rencontrer des difficultés majeures, car, déjà, le bey du Titteri lui avait dépêché son fils pour lui annoncer sa soumission. Aussi, le Comte de Bourmont, élevé à la dignité de maréchal le 14 juillet, faisait-il occuper Bône, par le Général Damrémont. Parallèlement, il était demandé au vice-amiral Duperré de préparer l'envoi d'une division navale sur Oran.

Le siège du beylik de l'Ouest, après avoir été installé d'abord à Mazouna, puis en 1710 à Mascara, se trouvait fixé à Oran depuis 1792 (2).

Ce beylik s'étendait depuis Gouraya, Miliana jusqu'à l'actuelle frontière du Maroc. Il était administré par un fonctionnaire nommé par le Dey d'Alger: le bey, qui disposait dans sa province d'un pouvoir en principe absolu, mais très contesté par les tribus indigènes. Les fonctions de bey n'étaient pas de tout repos. Ainsi, à Oran, le bey Hassan, en place en 1830, avait eu deux prédécesseurs au sort malheureux. Le premier, Bou Kabous, "celui qui a un pistolet", ainsi dénommé parce qu'il avait froidement abattu un cheikh qui venait lui exposer ses regrets d'avoir pu lui déplaire, fut accroché vivant à une barre de fer recourbée, puis décapité trente six heures plus tard. La postérité lui conserva dès lors le sobriquet de "bey écorché". Il fut remplacé, en 1812, par Ali Kara-Bargli, que le dey fit étrangler car ce dernier ne pouvait supporter que l'autorité et la sagesse de son subordonné lui aient valu la confiance, sinon l'attachement de la population oranaise. Ce fut le bey Hassan qui lui succéda en 1817.

Rien ne prédisposait cet homme à exercer de telles fonctions. Ainsi, ancien cuisinier, devenu boutiquier, entré ensuite au service du bey Bou-Kabous, il réussit à s'attirer les faveurs de son maître, qui, séduit par son intelligence et sa bravoure, lui donna sa fille en mariage. Cette dernière avait hérité du caractère ombrageux de son père. Elle portait à sa ceinture un yatagan et deux pistolets et l'on prétend qu'elle poignarda dans le lit de son mari une esclave fort complaisante. Elle ne fut pas étrangère à l'autorité que montra son époux à l'égard des marabouts trop indépendants et des chefs de tribus de sa province, que le général de Martimprey note comme ayant "toujours passé pour la plus belliqueuse de l'ancienne Régence d'Alger". A l'époque qui nous intéresse, le bey avait, en vieillissant, beaucoup perdu de son dynamisme. Aussi, hésita-t-il à obtempérer aux ordres du dey, qui lorsque l'escadre française se présenta devant Alger, avait prescrit aux trois bey de se

porter vers la capitale, avec toutes leurs forces disponibles, pour chasser du pays les chrétiens "au culte abject". A la nouvelle de l'occupation d'Alger, la "sultane des sultanes", Hassan se trouva dans une situation pour le moins inconfortable. Pensant le moment venu de renverser l'autorité turque, les chefs de tribus de la province se portèrent vers Oran. Les commandants des milices du Maghzen conseillèrent alors à Hassan d'abandonner la ville pour porter le siège de son autorité à Mascara, au cœur du pays. Se rendant à leurs sollicitations, Hassan voulut quitter Oran. Des colonnes de chameaux franchissaient déjà les portes de la cité, transportant les richesses du bey, lorsque la population se révolta devant cette désertion. Hassan fut contraint de rentrer dans son palais, mais comprit que son salut ne viendrait que du maréchal de Bourmont, dont il sollicita la protection.

Le Commandant en chef accueillit non sans satisfaction cette démarche qui ne faisait que renforcer sa détermination d'occuper Oran. Il avait du reste déjà prescrit au Vice-Amiral Duperré, comme on vient de le voir, de préparer le transport de 2.700 hommes. Ce dernier n'envisageait pas favorablement cette opération; il proposait de faire simplement canonner les forts et la ville pour obtenir "sa reddition et son occupation". Bourmont, qui avait déjà souffert de l'esprit peu coopératif du Marin, maintint ses instructions. Toutefois, il se décida à envoyer d'abord un négociateur en la personne de son fils, le capitaine d'Etat-Major, Louis de Bourmont, accompagné de l'Uléma Méhéméd (3).

Ils appareillèrent à bord des bricks "le Rusé" et "le Dragon" aux ordres du capitaine de vaisseau Le Blanc, pour arriver, le 24 juillet en vue d'Oran. La ville était déjà bloquée par une petite force navale, composée du "Voltigeur" et de "l'Endymion" que commandait le capitaine de frégate Ropert. Sans tarder, Méhéméd se rend auprès du bey qui le reçoit fort courtoisement. Il sera même salué à son départ par les canons turcs.

Hassan se sentait perdu, en butte à l'hostilité des tribus arabes. Il inclinait à accepter de faire ce que la France lui proposerait et pour montrer sa bonne volonté, il offrait dès le lendemain à l'équipage du Dragon un boeuf et des moutons. Méhéméd semblait toutefois peu disposé à poursuivre les entretiens. Aussi un autre émissaire, un négociant, du nom de Cohen, présenta-t-il à la signature du bey une convention stipulant que ce dernier devait "reconnaître de bon coeur pour souverain et seigneur le Roi de France", et devait accepter "de Charles X, le victorieux, l'investiture du beylik d'Oran". Le bey Hassan n'avait pas osé signer ce document, une partie de ses dignitaires le lui déconseillant. Le capitaine de Bourmont invita alors Cohen, malgré ses réticences à retourner à terre le lendemain, 27 juillet. Ce dernier obtempéra et revint, dans l'après-midi de ce jour, à bord d'un canot portant pavillon anglais. Dans cette embarcation avaient pris place non seulement Cohen, mais aussi deux émissaires turcs, le Muphti et le "Capitaine des Gardes", ministre de la marine, ainsi que le consul de Sardaigne et celui d'Angleterre, Nathalie Welsford. Le canot abordait le Rusé. Le capitaine de Bourmont demanda, avec une courtoise fermeté, à ces deux diplomates de ne pas prendre part à l'entretien. Les plénipotentiaires turcs exposèrent combien était délicate la position d'Hassan, ne disposant que de sept à huit cents Turcs fidèles, qui exigeaient des garanties écrites de la part des Français; ils craignaient d'être maltraités après l'occupation de la ville. Ces garanties furent données par le capitaine de Bourmont: "... Le Seigneur Bey, ses officiers et les soldats composant les troupes d'Oran seront libres de se retirer où bon leur semblera... Leurs femmes et toutes leurs propriétés particulières seront respectées... Le Bey et ses officiers s'engageront de leur côté à conserver la ville aux Français... jusqu'à l'avance des troupes que devra envoyer S.E. le commandant en chef...". Les émissaires

turcs s'affirmèrent satisfaits et ils engagèrent Bourmont à prendre possession de Mers-El-Kebir. C'était du reste le souhait du Bey Hassan, qui estimait, à juste raison, que le débarquement de soldats français calmerait les turbulents chefs de tribus et dissiperait l'inquiétude de la population.

★ ★ ★

Le capitaine de Frégate Ropert avait déjà songé à occuper Mers-El-Kebir. On sait que le commandant Boutin qui avait établi en 1808, pour le compte de l'empereur Napoléon, un plan de conquête de l'Algérie, notait cet abri comme "excellent", praticable à toute espèce de bâtiment et préférable même à celui d'Arzew... "Malgré les instructions de l'amiral Duperré", interdisant de mouiller nulle part", le capitaine de vaisseau Le Blanc (Le Dragon) et le capitaine de frégate Ropert (Voltigeur) décidèrent, sous la responsabilité du plus ancien Le Blanc, de passer à l'action. Trois bricks s'approchèrent de la terre, mirent des embarcations à l'eau et 110 marins entrèrent dans le fort de Mers-El-Kebir, sans résistance de la part de la garnison. Le lieutenant de vaisseau Estienne, (le Dragon) y faisait bientôt flotter le drapeau fleurdelysée. Cette opération avait réussi très facilement; elle était pourtant assez audacieuse si l'on remarque que la défense du fort était assurée par une centaine de Turcs qui disposaient de quarante deux pièces d'artillerie.

Le 28 juillet, le bey faisait transmettre, avec quelques présents d'usage, sa décision de reconnaître la souveraineté du Roi de France sur la province d'Oran. Le lendemain, le Dragon levait l'ancre en direction d'Alger avec le capitaine de Bourmont qui allait rendre compte de sa mission à son père, le commandant en chef. Ce dernier dirigeait, le 6 août, sur Oran une division navale aux ordres du capitaine de Vaisseau Massieu de Clerval. Elle transportait le 21ème de ligne (Colonel Bérard de Goutfrey et lieutenant Colonel Auxcousteaux), une compagnie d'artillerie et un détachement de sapeurs du génie.

L'arrivée de cette division navale était attendue avec impatience par Ropert dont la situation devenait délicate. Ses forces ne lui permettaient pas de répondre aux sollicitations pressantes du bey Hassan, inquiet des désordres dans la ville d'Oran. Aussi est-ce avec soulagement qu'il apprit le départ de cette division navale, dont l'arrivée lui fut annoncée par le navire à vapeur "le Sphinx". Cette arrivée effraya la population oranaise, car, pour la première fois, elle voyait naviguer un bateau sans le secours de voiles ou d'avirons. Les roues à aubes du navire soulevaient d'imposants remous et le spectacle remplissait le peuple d'une crainte respectueuse.

Le 13 août, les frégates arrivaient en vue de Mers-El-Kebir. L'officier de quart du Voltigeur, en rade de Mers-El-Kebir, apercevant les voiles faisait prévenir Ropert. Lorsque le timonier entra dans la cabine du commandant, il fut saisi d'une vive émotion: son chef venait de mourir brutalement, victime d'une attaque d'apoplexie. Ainsi disparaissait ce brillant marin, aux initiatives hardies, et à qui n'avait pas échappé l'importance stratégique de la rade de Mers-El-Kebir.

★ ★ ★

Cependant, la division navale se trouvait à pied d'oeuvre pour occuper Oran. Cinq officiers se présentèrent au bey Hassan pour la remise des clefs de la ville. Tandis que l'occupation du fort Saint-André était effectuée, il était prévu pour le 15 août celle de Saint-Grégoire, Saint-Philippe et Roselcazar. Mais, alors que tout semblait aller pour le mieux, l'ordre pour toutes les forces stationnées devant Oran de rallier Alger était apporté par le vapeur "le Sphinx". Que se passait-il? Une nouvelle inattendue venait de parvenir à Bourmont. Le 10 août, un bâtiment de la marine marchande annonçait que le drapeau tricolore flottait en France. Peu après, le maréchal de Bourmont allait recevoir confirmation de l'abdication de Charles X par une communication officielle du général Gérard, commissaire du nouveau gouvernement au département de la guerre. Le commandant en chef, partisan des Bourbons, décidait de s'exiler.

Sa mission était terminée. Il rappelait ses troupes de Bône et d'Oran sur Alger.

La force navale croisant devant Oran organisait le départ de nos troupes. Le capitaine de vaisseau Massieu de Clerval, offrait au bey asile et transport pour lui, sa famille et la garnison turque. Hassan, redoutant de graves désordres s'il abandonnait son poste, décidait, non sans courage, de rester sur place. Clerval, avant de partir, faisait sauter les batteries du fort de Mers-El-Kebir "battant sur la mer". Le 22 août, la division navale mouillait devant Alger.

Le maréchal de Bourmont, instruit de la situation à Oran, remerciait le bey Hassan et l'assurait de la protection de son pays.

★ ★ ★

Le départ précipité de nos troupes fut considéré par les tribus arabes comme un renoncement à nous installer en Oranie. Le crédit d'Hassan s'en trouva affecté, ainsi que celui de la France. Le Maroc entrevit alors la possibilité de s'installer en territoire "algérien", et, bientôt, une expédition marocaine franchissait la frontière de l'ouest, sur ordre du Sultan. Son neveu, Moulay Ali, signifiait à Hassan que le pouvoir des Ottomans prenait fin. Le 17 novembre, il faisait une entrée triomphale à Tlemcen. Toutefois la garnison turque et les métis de Turcs et d'indigènes, les Koulouglis, ne s'inclinèrent pas, se réfugiant dans le Méchouar, c'est-à-dire dans la citadelle. Des émissaires de Moulay Ali se mirent à circuler dans le pays, s'avancant même jusqu'à Médéa, pour inciter la population à accepter l'autorité du sultan. Des tribus de la province d'Oran, en particulier celle des Hachem, que dirigeait Mahi ed Dine, le père d'Abd el Kader, se ralliaient aux Marocains. La situation devenait tragique pour le bey Hassan.

Le général Clauzel, qui avait remplacé Bourmont, ne fut pas insensible aux nouvelles qui lui parvenaient de la province de l'Ouest. Elles contrariaient ses projets consistant à confier à des princes tunisiens l'administration du Constantinois et de l'Oranie. En effet, Clauzel estimait tout d'abord que la faiblesse de ses effectifs ne lui permettait pas d'imposer partout l'autorité de la France. Ensuite, il semblait partager l'opinion de M. de Lesseps, notre consul à Tunis, qui tenait pour souhaitable de confier, autant que possible, la direction des affaires à des Musulmans. En ce qui concerne l'Oranie, le choix de Clauzel s'était porté sur Sidi-Ahmed, le neveu du bey de Tunis. Pour donner corps à ses projets, Clauzel devait, malgré les difficultés rencontrées dans le Titteri, remettre pied à Mers-El-Kebir, et peut-être occuper Oran. Le 22 novembre 1830, un détachement précurseur, composé du Voltigeur et de la balancelle "La Cassaba" mettait à terre une compagnie du 21ème de ligne qui occupait de nouveau le fort de Mers-El-Kebir. Puis une brigade, sous les ordres du général Damrémont, composée des 17ème, 21ème et 23ème de ligne arriva le 13 décembre en rade de Mers-El-Kebir. Trois jours après, Damrémont faisait occuper le fort Saint-Grégoire qui commandait un des accès de la ville.

La situation du bey Hassan ne s'améliorait pas pour autant. La population s'indignait, criait à la trahison, se répandait en menaces contre le bey qui dépêcha auprès du général Damrémont deux émissaires, l'agha des Douairs, Mustapha ben Ismaël, et un notable Hadj Morcelli. Mustapha Ben Ismaël, qui donnera comme officier général, sa vie pour la France, était le chef de l'un des deux Maghzen, les Douairs, qui avec les Smélas, assuraient la sécurité en Oranie, au nom du Bey. Mustapha désirait se rallier aux Français car, étouffant ses scrupules religieux, il obéissait à un instinct de conservation de ses prérogatives. Chez les Douairs, tous ne le suivaient pas, préférant se joindre aux Marocains, ce que venait de faire un neveu de Mustapha, El Mezary. La démarche de Mustapha auprès de Damrémont était pressante: les Français étaient invités à occuper rapidement Oran. Certes, on peut se demander pourquoi Damrémont tergiversait. Son hésitation à passer à l'action était compréhensible, si l'on sait que Clauzel, inquiet par les prétentions marocaines, avait envoyé à la cour du Sultan, à Tanger, le colonel Auvray pour protester contre les empiètements de Moulay Ali et demander réparation.

des dommages subis. Damrémont attendait donc le résultat des négociations, et, pour agir, le feu vert que Clauzel ne tarda pas à lui donner. Aussi, le lendemain du jour où les envoyés du bey lui transmettent le message de leur chef, Damrémont, le 4 janvier 1831, pouvait mettre en route une colonne française pour prendre possession d'Oran. Il n'y eut pratiquement pas de combat, mise à part une fusillade sans grosse importance entre la porte du Santon et le fort, Saint-Grégoire. Le général Damrémont entra dans la ville, au milieu d'un silence profond, malgré les cris de joie de la population juive. Les familles aisées des Douairs et des Smélas, ignorant l'engagement pris par les Français de respecter leur religion et leurs biens, évacuèrent la ville dans la nuit. Trois jours après, le bey s'embarquait avec son harem et sa suite pour Alger d'abord, Alexandrie ensuite. Il devait terminer ses jours paisiblement à la Mecque.

★ ★ ★

Le Général Damrémont venait de faire son entrée dans une ville encore meurtrie par le tremblement de terre qui, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, avait fait s'écrouler des quartiers entiers. Plus de trois mille personnes avaient été ensevelies sous les décombres. Certes, un effort de reconstruction et de peuplement devait être entrepris par le bey de l'époque Mohamed el Kébir, qui réussissait à attirer dans la capitale des familles des tribus de la province et même à installer une colonie juive, composé d'israélites de Mostaganem, Mascara, Tlemcen, Nedroma et même Alger. Le vie reprenait très lentement dans la cité, séparée en deux par l'Oued er Rehhi, le ruisseau des Moulins, aussi appelé Oued-Ras-El-Aïn, qui coulait au bas des pentes de l'agglomération espagnole. Tandis que le plateau qui dominait le versant oriental du ravin semblait peu éprouvé, en revanche les quartiers de la Marine et de la Blanca étaient en partie détruits. C'est sur ces ruines que les habitants d'Oran, venant de France ou d'Espagne allaient bâtir une magnifique ville moderne, industrielle, commerçante, se développant chaque jour grâce à leur esprit d'entreprise, leur courage et leur énergie.

Le général Damrémont était Maître d'Oran. Selon les ordres de Clauzel, il intronisait à la tête de la province le Khalifa du bey de Tunis, dont l'autorité s'appuyait principalement sur le 21ème de ligne du Colonel Lefol. Après l'insuccès de la politique du général Clauzel, désavoué par son gouvernement, le prince tunisien dut remettre, le 17 août 1831, le pouvoir entre les mains du général de Faudas.

Le drapeau français devait flotter sur la ville jusqu'au lugubre 2 juillet 1962, où le général Katz aura le triste privilège d'amener nos couleurs, tandis, que sur la nouvelle préfecture, était hissé l'emblème vert et blanc de l'Algérie indépendante.

Edmond JOUHAUD

Cet article s'appuie sur des documents de l'époque et en particulier plus récemment sur "Mers-el-Kebir" du commandant Vuilliez (France-Empire) et le Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran (mars 1922) article de M. Gustave Gautherot.

(1) L'Algérie des Turcs était aux ordres d'un dey, installé à Alger. Il exerçait son autorité sur trois beylik: Titteri (Médéa) - Est (Constantine) - Ouest (Oran), aux ordres d'un Bey.

(2) Mazouna, petit village berbère, est situé à 70 km à l'est de Mostaganem, à proximité de Renault. Une zaouïa, berceau de la confrérie religieuse des Senoussia, était installée sur une hauteur dominant le village. Son chef Mohammed Ben Ali Senoussi, était né, vers 1791, à Bouguirate, entre Mostaganem et Relizane.

(3) Parmi les quatre fils qui avaient suivi leur père se trouvaient particulièrement: Amédée de Bourmont, lieutenant des grenadiers blessé à Sidi-Khalef, le 24 juin et décédé à Alger le 7 Juillet, et le capitaine d'E.M. Louis de Bourmont, parti d'Alger, sur le Dragon, arrivant le 24 juillet en vue d'Oran.